

Puisque j'ai commencé à décrire les membres de notre famille de Marseille, je continue sur la lancée.

Mon grand-père Frédéric était plutôt petit, mais il se tenait bien droit. Ses beaux favoris blancs montraient qu'il avait appartenu à la Marine, mais ce n'était pas un officier de la Royale, ni même un commissaire de la Marine comme son frère Marius qui était parvenu au sommet de la hiérarchie de son Corps. Il avait été un employé administratif subalterne, mais souvent embarqué sur un navire de guerre, de sorte qu'il avait beaucoup navigué.

Il connut l'apothéose de sa carrière quand, après avoir pris sa retraite, il fut nommé à la fin du siècle Commissaire de l'immigration à la Réunion; là-bas, il était un personnage d'importance et certainement mieux servi et mieux payé qu'en France. Il racontait volontiers que la reine de Madagascar Ranavaloa, alors en exil, le remarqua un jour à la messe et demanda qui était cet homme si distingué!

De retour en France, il essaya de se fixer dans de petites villes comme Amélie-les-Bains, mais ne se plut nulle part. Après la mort de sa femme en 1907, il s'installa chez nous, avenue du Prado, dans une pièce un peu à l'écart, où il passait le plus clair de ses journées. Maman et lui ne s'entendaient guère. Je crois qu'il aurait préféré que mon père eut épousé sa nièce Marie Mallard. Maman faisait à ses yeux figure d'"étrangère" à la famille, bien qu'elle lui fut apparentée. Ces démêlés

Sitôt de retour à Marseille, il fallut trouver moyen d'éviter l'envoi de notre Fraulein dans un camp de concentration. La famille réussit, je ne sais comment, à l'embarquer sur un navire espagnol. Nous n'en avons jamais eu de nouvelles mais on peut espérer qu'elle a réussi à regagner l'Autriche.

Du fait de la déclaration de guerre la carrière de mon père se trouva brisée. Il venait tout juste d'être nommé directeur du bureau parisien d'une société commerciale de Marseille (Mr Estier et avait loué déjà un appartement rue de la Murette. En raison des circonstances, la création de ce bureau fut annulée. Il fallut résilier le bail de l'appartement.

Mon père avait alors quarante deux ans. Ayant le brevet de capitaine au long cours, il était officier de marine de réserve. La Marine Nationale ne mobilisa pas tout de suite les officiers de réserve de cet âge. Il décida donc de demander à être admis

dans l'Armée de terre. Cela semble avoir posé des problèmes de principe, mais grâce à l'appui des deux généraux Malcor, ses oncles, il obtint satisfaction. On le versa dans l'arme du Génie, et en sa qualité de marin on l'affecta à un régiment de pontonniers au motif que ceux-ci ont à construire entre autres des ponts de bateaux!

Après quelques semaines d'entraînement à Marseille en Beauvaisis où il s'initia au lancement de ponts sur l'Oise, il fut envoyé au front d'Artois pour y pratiquer la guerre des mines. Les compagnies de sapeurs du Génie étaient affectées à des régiments d'infanterie. C'est ainsi que la sienne fut un temps détachée auprès d'un régiment anglais. La cohabitation n'était pas facile : de part et d'autre il n'y avait guère d'hommes bilingues. Mon père nous a souvent dit que ses sapeurs étaient persuadés que les Anglais connaissaient le français mais faisaient semblant, par mauvaise volonté, de ne pas le comprendre. La compagnie cantonna dans divers villages alors tristement célèbres : Carency, Notre-Dame de Lorette sur les hauteurs qui dominant la plaine de Lens. Cette guerre souterraine qui se faisait aux avant-postes était à la fois très pénible et très meurtrière. Mon père racontait avec humour que ses hommes, le voyant prendre beaucoup de risques, disaient qu'il devait être malheureux en ménage pour s'exposer ainsi. Après la guerre, il m'envoya le représenter à une cérémonie du souvenir qui eut lieu dans l'immense cimetière de Notre-Dame de Lorette.

Après l'Artois sa compagnie fut envoyée sur la Somme en 1916, sur l'Aisne en 1917 là où se préparaient les tentatives de percées des lignes allemandes. La première eut un succès limité, la seconde fut un grave échec.

Peu après la guerre Papa nous emmena en auta tous les quatre au Chemin des Dames et à Verdun. Les forêts étaient réduites à des troncs d'arbres calcinés; on voyait pointer au dessus du sol des ossements humains. Quand j'ai visité le champ de bataille de Verdun avec ma promotion en 1925 ou 1926, le spectacle était à peine différent; la verdure commençait tout juste à cacher les plaies.

Pendant ces trois années au front, mon père fut successivement décoré de la Croix de Guerre et de la Légion d'Honneur, et il fut promu capitaine.

Arriva l'été de 1917; il allait avoir quarante cinq ans et ses trois enfants lui donnaient droit à ce qu'on pourrait appeler une majoration d'ancienneté. Il fut donc retiré des unités combattantes et affecté à un poste militaire administratif à Marseille, enfin hors de danger.

Un jour au lycée, un de mes camarades me dit que mon père était un embusqué (on désignait ainsi les militaires qui n'étaient pas aux Armées, sous-entendu grâce à un passe-droit). Je fus pris d'une colère subite qui me surprit moi-même et je l'ai battu sans doute consciencieusement, mais je garde surtout le souvenir de mon étonnement devant la poussée de violence que je ressentis soudain.

\*\*\*\*\*

Je reviens à l'année 1914.

Maman se réinstalla avec nous dans l'appartement de l'avenue du Prado dont le bail, heureusement, n'avait pas encore été résilié. Pendant trois ans, nous n'avons vu notre père qu'à l'occasion de rares et brèves permissions.

Maman passa quelques jours avec lui à Versailles au moment de son incorporation puis un peu plus tard à Marseille en Beauvaisis.

Les ressources du ménage étaient réduite à la délégation de solde de mon père. C'était peu par rapport au revenu des années précédentes; il fallut certainement se restreindre mais je ne sais si j'en ai été conscient. Je me demande notamment si nous avons gardé deux bonnes à notre service, comme c'était alors l'usage même dans des familles peu argentées et dans l'affirmative quand nous sommes revenus à la normale.

Par contre, les restrictions alimentaires nous furent sensibles: le pain, le sucre furent rationnés, d'autres produits aussi sans doute; mais ce ne fut que peu de chose par rapport à ce que nous avons connu 25 ans plus tard. Ma grand-mère faisait bouillir les figues sèches pour obtenir un liquide sucré! C'est à cette époque que par un fâcheux esprit de contradiction je me suis mis à consommer beaucoup de sucre.

Maman nous devint d'autre part moins présente car elle passa une partie de son temps dans un hôpital militaire comme infirmière bénévole. Sa soeur Suzanne exerça à temps plein la charge d'infirmière major et nous vîmes arriver d'Egypte Corinne Amic

qui venait elle aussi se mettre au service des blessés.

\*\*\*\*\*

En 1915, René prit à son tour le chemin de l'école. Nous y allions avec d'autres gamins sous la garde d'une pauvre vieille dame si falote qu'elle n'avait sur nous aucune autorité. Puis, assez tôt, Maman nous laissa aller et venir seuls.

Nous avons toujours joui d'ailleurs d'une grande liberté, un peu parce que'on nous jugeait raisonnables, beaucoup parce que nos parents étaient vraiment très libéraux. Mais toute notre famille marseillaise se comportait à peu près de même. On nous laissait parler librement à table alors qu'ailleurs les enfants avaient seulement le droit de répondre aux questions qu'on leur posait. C'était sûrement le cas chez notre lointain oncle Roger Malcor, officier, fils et petit-fils d'officiers. Un jour où il déjeûnait chez nous, comme Maman s'excusait d'attendre pour nous mettre à table que René soit arrivé, il manifesta fort sèchement sa réprobation.

Nos parents nous faisaient confiance : quand j'ai perdu un billet de cinq francs, somme importante alors, du moins à mon échelle, non seulement je n'ai pas été suspecté de l'avoir volé, mais je n'ai pas été grondé. En fait je ne me souviens pas d'avoir jamais été puni.

Ceci dit, je ne voudrais pas donner à penser qu'il n'y avait jamais de heurts entre nos parents et nous, mais je ne me souviens que d'un très petit nombre. Un soir où mon père m'a rencontré dans la rue alors que je rêvais à je ne sais quoi et en sortant

de l'ombre m'a fait peur exprès, je le lui ai vivement reproché. De même au cours d'un déjeuner où Maman arborait un ruban noir autour de son cou - c'était alors la mode et je l'abhorrais - elle s'est moquée de mon horreur pour cet ornement. Je suis sorti de table furieux et sanglotant. Il a fallu que la charitable tante Suzanne vienne me consoler et me décide à revenir dîner.

Ces anecdotes montrent que je supportais mal les moqueries. Mon père s'est fâché un jour parce que, dans le style des injures que se lançaient les héros d'Homère, j'avais traité René de "fétu". Il avait compris "faetus" et j'ai eu quelque peine à me justifier. Je me demande encore si faetus est plus désobligeant que fétu.

Tous ces exemples montrent que les conflits entre nos parents et nous étaient de minime importance.

\*\*\*\*\*

Pour les vacances de 1915, il n'était pas question de voyager loin ni de vivre à l'hôtel. Les Rolland nous donnèrent l'hospitalité dans leur "campagne" située à Saint-Henri dans la banlieue nord de Marseille. En Provence, une "campagne" c'est une maison maître avec jardin située non loin de la ville.

Nous y avons aussi passé les deux étés suivants et nous nous y sommes bien plus, René et moi; nous n'y avons jamais manqué d'occupations. Certes nous ne faisons que côtoyer nos cousins et cousines Rolland : Juliette, Suzanne, Henri et Marcel dont les âges s'étagaient en 1915 entre vingt et seize ans. A juste titre ils ne s'intéressaient guère à nous qui avions alors neuf et sep

ans respectivement et nous le leur rendions bien. Nous ne les retrouvions guère qu'aux repas qui se donnaient souvent en plein air.

La Monjarde a été abondamment décrite en prose et en vers par Paul puis Henri Rolland. Je l'évoquerai moins poétiquement mais assez en détail car j'y ai connu de bien bons moments.

La maison elle-même était une bâtisse d'un seul étage , dépourvue de tout caractère, mais de la pièce du fond qui faisait salon et qui était éclairée par plusieurs fenêtres, on avait une vue magnifique sur la baie de l'Estaque et les collines du Rove. Ce salon était meublé dans le style du XVIIIème siècle et la bibliothèque contenait beaucoup de livres de cette époque, notamment l'édition de la Grande Encyclopédie imprimée à Neufchâtel, qui se trouve maintenant chez Patrick. Nos fauteuils cannés viennent aussi de ce salon ainsi que notre glace Directoire. Il s'est révélé par la suite que, contrairement à la tradition familiale, les fauteuils sont des copies faites au XIXème siècle. Au rez-de-chaussée, les pièces étaient en enfilade. On montait à l'étage par un escalier dont la rampe portait à sa partie inférieure la tête de nègre qui se trouve maintenant chez nous. L'éclairage des chambres était assuré par des lampes Pigeon que l'on montait le soir et qui éclairaient si peu qu'on ne pouvait lire au lit. Les araignées ne manquaient pas et terrifiaient nos mères et nos cousines. De temps à autre, des punaises faisaient une sortie en masse; ce fait, pourtant certain, était dans les dernières années contesté par les survivants de la famille Rolland.

L'unique cabinet se trouvait à l'étage. On s'y asseyait sur

une sorte de coffre percé d'un trou rond qu'on bouchait après usage par un couvercle de bois. Les ordures tombaient au niveau du rez de chaussée dans un réceptacle à l'air libre. Cet air lui ne sentait pas bon, mais il n'y avait pas de fenêtres sur la façade arrière de la maison, de sorte que l'odeur s'en allait se perdre dans les champs.

Dans le prolongement de la maison de maître se trouvait le logement du métayer, puis l'étable, mais une chapelle que l'on disait remonter à Anne d'Autriche séparait les bourgeois des prolétaires.

Un peu en contrebas de la maison un jardin à la française s'étendait vers l'ouest jusqu'à une terrasse qui surplombait au premier plan les voies ferrées, mais d'où on découvrait au delà une vue splendide sur la baie de Marseille et au fond la chaîne de Marseille Veyre. De petits sentiers bordés de petits buis menaient à un petit bassin toujours à sec. A droite se trouvait comme il se doit une rangée de cyprès jointifs qui protégeaient le jardin contre le vent du Nord, le mistral. On jouait au croquet et aux boules dans l'allée des cyprès. Un mur de soutènement d'environ quatre mètres de haut séparait les cyprès d'une prairie en contrebas. Nous aimions beaucoup sauter de cette hauteur. La terre au dessous était molle, et personne ne s'est jamais blessé; nos mères n'aimaient pas cet exercice, mais elles nous laissaient faire. Dans ce pré en contrebas, il y avait beaucoup de cerisiers; malheureusement, les cerises étaient généralement mûres entre Pâques et la Pentecôte, c'est à dire en dehors des périodes où nous venions parfois pour la journée à Saint-Henri.

Au bout du pré prospéraient quelques très beaux platanes comme on en voit en Provence là où l'eau est abondante. Il était possible d'y grimper fort haut.

Le portail d'entrée se trouvait à l'autre extrémité de la propriété. Une assez longue allée y menait, partant de la maison. Elle était bordée de vieux petits oliviers. A gauche, un petit mur de soutènement en pierres sèches la séparait d'un pré; le long de ce mur poussaient des câpriers. Près du portail se trouvait une petite pinède - dont quelques arbres étaient des pins pignons assez productifs. Je garde bien le souvenir de leurs petites amandes au parfum de résine. Les pignons qu'on achète à Paris n'ont pas ce goût merveilleux.

Le pré à gauche était planté de figuiers à figues vertes et de jujubiers. Je crois bien n'avoir pas mangé de jujubes depuis 1924. C'est un fruit petit et peu savoureux mais agréable.

A droite de l'allée des oliviers, tout près du portail, il y avait un bassin. La propriété était alimentée en eau par une dérivation du "canal" venant de la Durance. Nous pêchions des poissons rouges dans ce bassin avec des hameçons faits d'une épingle pliée. J'en ai sorti un jour notre camarade de jeux, le fils d'une domestique nommée Léonide. Je ne crois pas qu'il se serait noyé, mais on m'attribua le mérite de ce sauvetage supposé. De ce côté droit de l'allée des oliviers, le terrain descendait en pente assez raide vers un troisième pré qui se trouvait au pied de la terrasse dont j'ai parlé déjà. Il y avait là encore des arbres fruitiers. On y cueillait en particulier des figues noires délicieuses toutes confites dont la chaleur de l'été exaltait le goût.

Comme autres attractions, la Monjarde offrait un court de tennis où nous avons fait nos premières armes, un puits ombragé par un lilas dont l'eau était très bonne et une tortue qu'on disait centenaire, qui, certaines années, disparaissait et reparaisait de façon imprévisible.

Pas une seule fois je n'ai fait de promenade en dehors de la propriété. Aujourd'hui encore, je ne connais pas ces collines pierreuses où Cézanne a bien souvent planté son chevalet.

Nos cousins possédaient un petit canot dénommé Midinette qu'ils amarraient à un quai de l' Estaque et ils faisaient de temps en temps un tour en mer. Après un premier essai où le mal de mer nous mit dans un triste état on renonça à nous emmener et je n'en fus pas fâché.

\*\*\*\*\*

C'est le moment d'évoquer la famille de Pierre Rolland telle qu'elle était à cette époque, en pleine jeunesse.

Juliette, l'aînée (20 ans) était très jolie, intelligente, très vive; enfant, elle avait été assez insupportable; on disait qu'elle avait le diable au corps tant elle faisait de sottises et prenant ce jugement au pied de la lettre, sa mère eut l'idée de la faire exorciser. Je pense que l'exorciste n'a pas pris son rôle trop au sérieux, ce qui aurait pu impressionner la soi-disant possédée et qu'il s'est borné à quelques aspersion d'eau bénite. En tout cas, cela ne la rendit pas plus docile qu'avant.

Elle taquinait beaucoup, et assez cruellement, sa soeur Suzanne sa cadette de deux ans, dont le caractère sérieux était tout à fait l'opposé du sien. Partout où elles se trouvaient ensemble, elle l'éclipsait.

Henri, alors dit Riquet, timide, gêné dans son élocution par les séquelles du bec de lièvre dont il avait été opéré étant enfant, poète, rêveur, écrivait interminablement en provençal des vers qui chantaient les joies de la vie rustique mais dont la qualité ne paraissait pas justifier le temps qu'il y passait.

Marcel le dernier né, un boute en train, s'entendait fort bien avec Juliette pour combiner des farces. Il avait un répertoire de chansons lestes qu'il débitait sous l'oeil un peu amusé, un peu désolé, de son père, homme grave qui ne devait guère aimer la gaudriole parlait peu et lentement. Je soupçonne que son effacement avait été accru par la personnalité très marquée de sa femme.

Emma avait été très jolie, la beauté du diable, disait-on. A quarante-six ans, elle apparaissait laide et fripée à mes yeux d'enfant de neuf ans; sur ma mère plus jeune seulement d'un an, je ne portais pas du tout le même jugement.

Emma avait un esprit très caustique et elle se plaisait à le montrer. En vieillissant, elle devint de plus en plus cruelle et comme elle visait juste, ses critiques acerbes faisaient mal. Personnellement, je n'ai pas eu à me plaindre d'elle; je ne l'intéressais sûrement pas. Mais je l'ai vue ridiculiser tout son entourage, à l'exception de quelques très rares privilégiés (son mari en particulier).

Elle était très dure pour ses domestiques, au moins en paroles et les traitait souvent d'idiotes. Heureusement en actes elle était plus charitable et en tout cas elle les gardait longtemps. C'étaient le plus souvent de pauvres créatures, comme cette Léonide dont j'ai parlé qui se coulait le long des murs; d'autres avaient de la répartie, comme une certaine Rose Dedieu, personnage haut en couleur, marseillaise typique, dont Juliette se moquait sans arrêt mais qui lui répliquait sans se décontenancer. Vint un âge où Emma devint une zélatrice des Jésuites. Le Père Eymieu, le Père Valentin qui à l'époque avaient une véritable notoriété, venaient la voir régulièrement. Elle n'a sûrement pas appris auprès d'eux à devenir plus indulgente pour son prochain.

\*\*\*\*\*

D'une façon générale, une prudente réserve n'était pas le tra.

dominant de la famille. Peu d'entre ses membres se gênaient aussi peu qu'Emma Rolland pour exprimer son opinion en public (et le pauvre Henri, son fils, tout confus, passait sur le trottoir de l'autre côté de la chaussée quand sa mère parlait trop fort), mais la mienne avait un peu le même style et je crois qu'il faut expliquer ainsi qu'un jour dans un tramway des "femmes en cheveux" l'aient empêchée de descendre. Elle avait dû leur dire leurs quatre vérités.

Entre elles, les soeurs Amic se disputaient souvent avec acharnement, car elles n'étaient pas toujours d'accord.

Je me souviens d'une dispute la veille ou le jour de la mort de leur mère au sujet de la façon de la soigner. Plus de sérénité aurait été de mise pour la circonstance, mais elles ne s'en voulaient pas de n'être pas du même avis.

A ma grande confusion, mon père a fait en 1917 ou en 1918 une grande scène en public au cours d'une représentation théâtrale. Le héros désertait, je ne sais pour quel motif, et mon père indigné se leva pour déclarer qu'il était honteux de mettre en scène un déserteur. Le directeur eut beau expliquer que le déserteur allait se racheter au dernier acte et mourir pour la France, mon père maintint ses protestations. J'aurais bien voulu ne pas être là.

\*\*\*\*\*

Puisque j'ai commencé à décrire les membres de notre famille de Marseille, je continue sur la lancée.

Mon grand-père Frédéric était plutôt petit, mais il se tenait bien droit. Ses beaux favoris blancs montraient qu'il avait appartenu à la Marine, mais ce n'était pas un officier de la Royale, ni même un commissaire de la Marine comme son frère Marius qui était parvenu au sommet de la hiérarchie de son Corps. Il avait été un employé administratif subalterne, mais souvent embarqué sur un navire de guerre, de sorte qu'il avait beaucoup navigué.

Il connut l'apothéose de sa carrière quand, après avoir pris sa retraite, il fut nommé à la fin du siècle Commissaire de l'immigration à la Réunion; là-bas, il était un personnage d'importance et certainement mieux servi et mieux payé qu'en France. Il racontait volontiers que la reine de Madagascar Ranavaloa, alors en exil, le remarqua un jour à la messe et demanda qui était cet homme si distingué!

De retour en France, il essaya de se fixer dans de petites villes comme Amélie-les-Bains, mais ne se plut nulle part. Après la mort de sa femme en 1907, il s'installa chez nous, avenue du Prado, dans une pièce un peu à l'écart, où il passait le plus clair de ses journées. Maman et lui ne s'entendaient guère. Je crois qu'il aurait préféré que mon père eut épousé sa nièce Marie Mallard. Maman faisait à ses yeux figure d'"étrangère" à la famille, bien qu'elle lui fut apparentée. Ces démêlés

internes n'étaient pas révélés aux enfants; ce que je sais à ce sujet, je l'ai plutôt appris.

Mon grand-père avait des côtés pittoresques. Il s'intéressait avec fougue aux projets ayant pour objet le bien de ses concitoyens. Il fut un apôtre du reboisement de la colline Notre-Dame de la Garde, oeuvre pie s'il en fut, mais qui ne fut réalisée beaucoup plus tard. Il s'est passionné pour la culture du néflier, arbuste aux grandes fleurs bombées, vite sèches, aux fruits juteux, mais sans beaucoup de goût et riches en noyaux. Il en avait planté un bon nombre dans notre jardin du Prado. Nous en avons placé un sur la tombe de sa tombe, mais l'administration du cimetière ne tarda pas à faire disparaître ce végétal dégingandé au feuillage ingrat.

La généalogie des Malcor fut une autre de ses passions. Elle le prit quand il vit dans un livre un seigneur de Malcor. L'espoir qu'il s'agissait de l'un de ses ancêtres l'incita à se renseigner en consultant les archives départementales des Hautes et des Basses Alpes. On ne trouva rien sur la descendance du seigneur de Malcor qui régnait sur un misérable village de ce nom, aujourd'hui disparu; mais il découvrit la bonne piste qui le mena à la vallée du Buech.

Il eut quelque mal à se résigner à descendre de roturiers. Un moment il imagina qu'une famille noble de Toulouse ayant notre nom avait exilé en Grapençais un fils qui aurait fauté de quelque manière.

Plus tard, il se mit en tête que nous descendions d'un Ecossais nommé Macdonald qui serait arrivé en France avec Quentin Durward ou Marie Stuart et aurait échoué dans les montagnes. Au

cours d'un voyage en Ecosse, j'ai pu constater qu'il ne figura aucun Maclor dans les annuaires téléphoniques de Glasgow et Edimbourg. J'ai bien fait rire mes hôtes écossais en leur racontant cette histoire.

La famille de sa mère lui avait au moins donné quelques satisfactions. Elle était née Rigaud de Montmeyan. A dire vrai les Rigaud avaient acheté sur le tard la seigneurie de Montmeyan, il y avait beaucoup de fiefs à vendre en France au 18ème siècle. Mon grand-père se fit graver des cartes de visite au nom de Frédéric Malcor de Montmeyan, mais il n'en fit pas usage. Ces cartes sont toujours dans leur boîte et une note de lui précisait "qu'il attend le moment opportun" pour s'en servir. Ce moment n'est jamais venu.

Il était fier que son grand-père Claude Malcor ait été décoré de l'ordre du lys; mais j'ai découvert dans ses propres dossiers qu'à l'occasion d'une visite du duc d'Angoulême en 1815 tous les fonctionnaires de Toulon reçurent l'ordre du Lys. Ceci réduit singulièrement l'importance de l'honneur fait à mon trisaïeul.

Comme beaucoup d'hommes de sa génération, celle qui a eu ses 18 ans sous Louis-Philippe, mon grand-père était bien disant et son style était fort ampoulé; il donnait donc libre cours avec empressement à des sentiments nobles et vertueux. En bref, il écrivait comme parlait Monsieur Joseph Prudhomme et à la même époque le grand-père des Rolland s'exprimait avec la même grandiloquence.

Je n'ai pas gardé beaucoup de souvenirs personnels de mon grand-père. Il était d'un caractère peu expansif. Sa réserve tenait peut-être aussi à sa volonté d'apparaître comme paré de l'autorité du chef de famille. Cependant, je le revois entrant dans la salle à manger, les jours où le déjeuner comportait du veau, en fredonnant un air appris sans doute dans les popotes de marins : "C'est le veau et la salade qui ont fait mal à cet enfant" . Je n'ai jamais entendu parler ailleurs de la nocivité du veau et de la salade, même ingérés ensemble.

Je lui garde une grande reconnaissance de m'avoir toujours très libéralement laissé jouer avec le feu de bois dans sa cheminée. J'aimais beaucoup passer ma main à travers les flammes; en allant vite, je ne me brûlais pas et je sentais la caresse des gaz chauds. Il me semblait que la flamme était un fluide particulier, comme l'eau ou l'air. Ma main sortait de là imprégnée du parfum du bois distillé.

Mais ce plaisir n'était rien à côté de celui que j'ai éprouvé en faisant fondre mes soldats de plomb (d'étain, en fait) dans ce feu de bois. La silhouette du militaire s'estompait, puis s'effaçait, et, peu après, on voyait sortir de dessous la cendre un liquide blanc d'argent qui se solidifiait vite et qu'on pouvait remettre dans les braises pour provoquer une nouvelle fusion, merveille sans cesse renouvelable.

Avais-je dès l'enfance le goût de la métallurgie, ou bien est-ce ce jeu qui me l'a donné ?

De temps à autre, quelque grande personne le trouvait stupide

(pourquoi détruire mes soldats ?) et dangereux. Je laissais dire puisqu'on me laissait faire.

Je n'ai pas connu ma grand-mère paternelle. Sa soeur avait elle aussi épousé un agent du Commissariat de la Marine, nommé Saboureau qui l'appelait par son nom de famille : Allegre. Ce ménage pittoresque vivait dans un petit appartement dont les murs étaient entièrement recouverts de tableaux. Il y en avait même un dans le cabinet : il représentait un bouquet de roses. L'oncle Saboureau semble avoir eu plus de flair que mon arrière grand-père : il avait acquis des peintures qui se vendirent mieux.

Aux alentours du Jour de l'An, nous faisons la visite rituelle pour présenter nos vœux. Il n'y en avait pas d'autre le reste de l'année. On nous offrait des rahats loukoum desséchés si peu saupoudrés de sucre que Papa prétendait qu'ils avaient au préalable être léchés par les donateurs.

Le ménage semble avoir été riche, au moins par comparaison aux Malcor. Quand le mari mourut, peu après la guerre de 1914, on demanda à Papa et Maman de participer à l'inventaire du magot qu'il avait laissé. Je suppose que les héritiers avaient besoin de témoins du partage. On compta le nombre des pièces d'or et il était, paraît-il, assez grand. Mes parents qui avaient donné des emprunts de guerre le peu d'or qu'ils pouvaient détenir en furent scandalisés.

Madame Saboureau devenue veuve venait voir Maman de temps en temps et lui tenait de longs discours. Un de ses sujets favoris était la canonisation de Jeanne d'Arc qui fut proclamée peu après

la victoire de 1918. Elle était violemment contre; je l'entends encore dire à Maman : "Mais enfin, Henriette, auriez-vous laissé partir aux armées votre fille de dix-sept ans, habillée en soldat?".

Les Saboureau avaient eu un fils qui mourut jeune. Jusqu'en 1945 nous avons gardé des relations avec sa veuve qui habitait au Cabot dans la banlieue de Marseille et qui était fort sympathique. Nous l'avons perdue de vue après la seconde guerre.

\*\*\*

Mon père avait un frère, Frédéric, et une soeur, Louise, plus âgés que lui.

J'ai vu Frédéric trois fois au plus, peut-être une seule. Je crois me rappeler que c'était un personnage très falot, embarrassé de sa personne. Il était réputé maladif et semble n'avoir pas eu beaucoup de chance dans la vie. Vers la fin de ses études, - peut-être en l'honneur d'un succès au baccalauréat - ses parents lui payèrent un billet de chemin de fer pour un voyage circulaire en France, cadeau somptueux compte tenu des maigres ressources du ménage. La veille du départ, le billet payé, il s'assit sur un siège de cabinet que l'on venait de nettoyer à l'eau de Javel et qui n'était pas sec. L'eau de Javel lui brûla les fesses. Il partit quand même pour ne pas perdre le prix du billet de chemin de fer, mais éprouva de telles souffrances qu'il dû rentrer précipitamment en renonçant aux trois quarts du voyage.

Je crois qu'il était répétiteur - peut-être professeur - d'un collègue religieux de Lyon. Ses ressources étaient donc des plus modestes. Il ne s'est pas marié et est mort relativement jeune, à 56 ans en 1915. J'ai lieu de croire qu'il n'avait pas beaucoup d'affinités avec mon père, son cadet de treize ans, qui était tout différent : entreprenant, optimiste, aimant plaisanter, ayant de nombreux succès féminins.

A l'occasion de la visite dont je me souviens cet oncle m'a fait un cadeau. C'était, écrit de sa main dans un grand registre relié, l'histoire des rois d'Israël et de Juda. Je revois sa petite écriture appliquée, sans ratures. J'imagine que la coordination des divers récits bibliques avait dû lui donner du mal ! Le tout était fort monotone, mais j'aurais aimé que nous ayons conservé cette oeuvre.

Quant à ma tante Louise, la soeur de mon père, je ne l'ai jamais vue. Elle était religieuse et je sais que - comme il arrivait souvent jadis - la négociation avec le couvent sur le montant de sa dot avait été orageuse. Mon père y fit une fois deux allusions devant moi. D'une remarque de Maman j'ai conclu que cette tante avait fini l'esprit plus ou moins dérangé, mais quand je cherchais à en savoir plus long, elle se déroba en disant qu'il ne fallait pas parler de "ces choses là". Telle est alors la position des familles sur les maladies de leurs membres : on jetait sur elles le manteau de Noé, par "discrétion", par amour-propre, par crainte de compromettre des mariages futurs pour ne pas impressionner les enfants car on croyait beaucoup alors à l'hérédité des maladies.

De nos cousins Malcor, je parlerai plus loin. Mise à part la famille de Marius Malcor, frère aîné de mon grand-père, qui n'était apparentée aussi du côté Amic, j'en ai connu peu d'ailleurs. Ils étaient très nombreux mais n'habitaient pas Marseille.

C'est la famille Amic qui composait le milieu dans lequel nous étions immergés.

\*\*\*\*\*

Au centre se trouvait Anna Amic, la mère de Maman, petite femme au visage rond et ridé, très enjouée, accueillante et tout simple. Avec sa fille Suzanne elle habitait très près de nous place Delibes en haut du Boulevard Périer un appartement assez vaste. Elle vivait petitement d'une pension versée par un Monsieur Alby qui avait repris le cabinet de son mari. C'était plutôt, je suppose, une participation aux bénéfices car elle ne subit pas les effets de l'inflation semble-t-il et fut payée régulièrement pendant 37 ans, jusqu'à la mort de Grand-Maman.

J'allais souvent faire visite à Grand-Maman, notamment pour jouer sur son piano, lui faire la lecture aussi; parfois les exercices de piano étaient abrégés pour pouvoir lire plus longtemps. La famille se réunissait chez elle très fréquemment pour jouer aux cartes ou simplement causer. Les conversations roulaient souvent sur les membres absents dont on énumérait volontiers les lacunes, en général sans grande méchanceté quand ma tante Emma n'y mettait pas son grain de sel.

Grand-Maman recevait assez souvent un ménage qui habitait

la même maison, Monsieur et Madame Conseil. Je crois que ce n'était pas des Marseillais; ils parlaient sans accent, avec des mots choisis. Madame était même un peu précieuse. Son mari appartenait à une espèce inconnue dans mon petit monde : celle des ingénieurs. Il s'intéressait à ce que j'apprenais au lycée en matières scientifiques. C'était bien le seul. Juste après la fin de la guerre, les théories d'Einstein commencèrent à être vulgarisées. Elles excitaient les imaginations et entre autres la mienne. La notion de temps devenait toute relative. Cela me plaisait.

Le ménage Conseil faisait collection de diapositives représentant des paysages méditerranéens et nous les projetait en les commentant. Je ne suis pas sûr qu'ils soient jamais allés sur place les voir.

Ma tante Suzanne était la meilleure créature que j'ai connue. Elle passa la majeure partie de sa vie à veiller sur sa mère, à lui rendre sans cesse service, au point que celle-ci en venait à lui répéter "Trop de zèle, trop de zèle".

Comme je l'ai déjà dit, Suzanne passa les années de guerre dans un hôpital de la Croix Rouge comme infirmière. Elle y contracta une maladie de peau qui dura le reste de sa vie, c'est à dire une quarantaine d'années et l'obligeait à se couvrir de pommade et de bandages. Après la mort de sa mère, elle vécut un temps à Paradou avec sa soeur Marie, mais elle termina sa vie à l'hôpital de la Croix Rouge dans une salle commune avec pour tout bagage une valise sous son lit. Nous autres, ses neveux, nous cherchions à lui donner un peu plus de confort, mais elle répétait qu'elle n'avait besoin de rien, qu'elle était heureuse en compagnie des

infirmières qui étaient aux petits soins pour elle. C'était vraiment une sainte.

\*\*\*\*\*

Corinne Amic passa elle aussi les années de guerre à soigner les blessés. Elle avait alors plus de quarante ans mais conservait l'âme d'une jeune fille exaltée. Elle a cru toute sa vie qu'elle allait enfin trouver son âme soeur (sous une forme masculine bien entendu) et connut un nombre incalculable de déceptions.

Elle parlait avec emphase et passion; ceux qui l'écoutaient ne parvenaient pas à se maintenir à une telle hauteur et la trouvaient souvent bien agaçante.

Elle s'enthousiasma successivement pour tous les chefs éphémères des mouvements de droite, Kérillis, Valois et bien d'autres.

A part quelques années de vie active comme infirmière, elle n'eut d'autre occupation que de tenir le ménage de son beau-frère après la mort de sa soeur Alice Bazil, de veiller sur sa mère et plus tard de cohabiter avec Jacqueline sa nièce. Elle aurait voulu gagner sa vie en travaillant, acquérir ainsi une certaine indépendance, mais son frère lui déclara que son devoir était de rester au foyer. Elle était bonne, serviable, pleine de bonnes intentions. Ses dernières années solitaires furent affreusement tristes.

\*\*\*\*\*

La génération de ma grand-mère n'avait qu'un autre représentant à Marseille : Anaïs Charnaud, sa belle-soeur. Elle habitait boulevard Périer, à 300 mètres de chez nous. On l'appelait Mémé; elle était petite, très laide, toute ridée. Elle avait épousé un Anglais assez riche, et généreux comme elle. Sans enfants, ils ont servi de parents aux orphelins de la famille, d'abord à Alexandrie aux enfants Gilly, puis à Marseille aux enfants Ancey. Son mari, peintre à ses heures, avait comblé la famille d'immenses tableaux représentant le plus souvent des scènes maritimes, mais aussi quelques jeunes modèles dont les mauvaises langues disaient qu'elles ne lui avaient pas été indifférentes.

Il était évidemment impossible de mettre ces dons au grenier. Les Ancey, les Rolland et les Rizzi avaient dû en garnir leurs murs; nous n'en avons heureusement pas reçus.

Il arrive souvent que les bienfaiteurs fassent un peu trop preuve d'autorité sur leurs protégés. C'était le cas de Mémé et Gabriel Ancey avec qui elle cohabitait souffrit certainement de cette dépendance. Je ne sais si en outre il avait fait sienne l'opinion prévalant dans la famille que sa femme ne serait pas morte si elle avait été soignée par un autre médecin que l'homéopathe choisi par Mémé.

Celle-ci était d'une piété un peu envahissante; elle emmena ses nièces dans de nombreux pèlerinages en Provence; c'était là du moins une occasion de promenades champêtres. La tradition était chez elle de donner le vendredi saint un "repas canonique" réduit à une tasse de chocolat et un morceau de pain. J'y ai pris part au moins une fois.

Elle mourut en 1918 de la grippe espagnole qui fit beaucoup de victimes à Marseille comme ailleurs. Quelques jours plus tard mon père rencontra un tiers qui lui demanda de ses nouvelles; il lui répondit qu'elle se portait bien, ceci afin d'éviter d'avoir à entrer dans des détails et à entendre des condoléances prologées et fut fort satisfait de s'en être tiré à si peu de frais.

\*\*\*\*\*

Charles Ancey, son frère Georges et leur soeur Yvonne, future épouse Tennevin étaient comme nos cousins Rolland nettement plus âgés que moi et vivaient dans un autre monde. Par contre, leur père Gabriel, le personnage le plus original de notre famille marseillaise, faisait partie de mon univers familial. Le Ciel lui avait prodigué les dons les plus divers. Sa culture littéraire et historique était très étendue; il dessinait avec une virtuosité que j'enviais; il savait découper dans des feuilles de papier des ombres chinoises très ressemblantes. Sous ses mains les tables tournaient et parlaient en tapant du pied. Son langage était émaillé de calembours, plus ou moins éculés, tels ceux sur la mite railleuse et le comment vas-tu yau de poêle. Il faisait à l'occasion du moindre événement des vers de mirliton. La juxtaposition d'une érudition savante et de canulars m'a toujours surpris; était-ce comme chez les Normaliens une sorte de masque

Je ne sais s'il prenait au sérieux les tables tournantes, mais dans cet exercice il trouvait des partenaires familiaux. Nos cousins Malcor de Corse s'y adonnaient avec passion. Par

contre d'autres blâmaient ces évocations diaboliques auxquelles je n'ai jamais assisté. A ma connaissance, Maman a toujours refusé d'y participer. Juliette Rolland y trouvait l'occasion de faire des farces et s'arrangeait pour que la table se livre à des cabrioles qui, je crois, lui faisaient peur à elle-même.

Entre autres recherches érudites, Gabriel Ancey a cherché à trouver le secret de la langue des Etrusques, alors inconnue à quelques mots près. Il la croyait parente du basque et peut-être aussi de l'albanais. Cette thèse fut méchamment critiquée par un des oracles de la Sorbonne d'alors, ce qui mortifia et découragea l'oncle Gabriel. Mais quand ce mandarin fut ridiculisé à son tour parce qu'il avait reconnu la tiare de Saïtaphernès dans une grossière imitation moderne vendue par un escroc, notre famille solidaire savoura la douce joie de la vengeance.

\*\*\*\*\*

Louis Malcor était à la fois cousin germain de mon père et de ma mère. Toutefois, dans les années qui ont précédé la guerre de 1914, la famille ne le recevait plus parce qu'il avait un faux ménage qu'il finit d'ailleurs par régulariser. Quand la mort rompit celui-ci, il redevint visible et épousa bientôt sa cousine Victorine Malcor. C'était un homme simple et charmant, aimé de tous pour sa gentillesse et sa gaîté; il avait un emploi très médiocre et mal payé qui consistait à traduire d'anglais en français et réciproquement des télégrammes commerciaux. Sa première femme l'avait empêché d'accepter un poste beaucoup plus intéressant, mais aux Indes, que ses patrons lui avaient proposé.

A tort ou à raison, j'imagine que dans le sang Amic il y a un chromosome suscitant l'apparition assez fréquente dans

la lignée, d'hommes au caractère aimable et peu ambitieux. J'en pourrais citer plusieurs.

Sa femme Victorine était drôle : son peu d'intelligence l'amenait à porter des jugements saugrenus qui faisaient notre joie. Elle avait malheureusement un sens de l'honneur que nous attribuions à son ascendance corse qui la poussa à se cacher avec son mari dans un lointain village dauphinois quand il prit sa retraite. Ses revenus étaient certainement minimes, mais cette décision n'était pas raisonnable. A Marseille ou dans les environs, on aurait pu lui porter secours discrètement. Son frère était le seul dont elle acceptait quelque argent. Devenue veuve, elle mourut de faim, j'en suis persuadé, à force de faire des économies.

Les premières années de leur mariage furent heureuses : ils participaient aux réunions de famille qui se tenaient souvent deux fois par semaine, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Il n'y avait guère que quelques centaines de mètres entre nos logis. Nous jouions à un jeu de cartes appelé la "bestia"; on mettait quelques sous dans une cagnotte. Il arrivait que la cagnotte se gonfle un peu et les joueurs étaient saisis alors d'une grande émotion à la pensée des gains en perspective. René et moi avons été admis de bonne heure à ces parties innocentes et y prenions plaisir.

La seconde soeur de Louis Malcor s'appelait Marie. Elle avait trois ans de plus que maman et n'était plus toute jeune.

Un jour où elle assistait à une course de chevaux avec son père, le gagnant se trouva être un cheval français, triomphant du favori qui était anglais. A cette époque (1901), Fachoda était encore une blessure au coeur de tous les bons Français. L'enthousiasme du public devint du délire. A côté de Marie et de son père se trouvait un jeune homme inconnu qui applaudissait frénétiquement. Cette preuve d'ardent patriotisme incita les trois spectateurs à faire plus ample connaissance. On organisa une rencontre soi-disant imprévue au Jardin des Plantes. Le mariage se fit deux mois après celui de mes parents, mais Marie, devenue épouse Mallard, engendra son fils unique Jean dès 1903 de sorte qu'il est mon aîné de trois ans. Malgré cette assez grande différence d'âge, nous sommes très tôt devenus camarades, et même d'excellents camarades; en fait, c'était alors dans ma famille mon seul contemporain avec René et nous avons beaucoup joué ensemble.

Pendant bon nombre d'années, il m'a aussi enseigné les mathématiques en faisant avec moi les exercices qu'on lui donnait en classe; je fus ainsi longtemps en avance d'un an sur mes condisciples.

Quand nous avons commencé à jouer au tennis, nous avons eu l'occasion d'y rencontrer de petites jeunes filles et Jean prit un grand intérêt à leur conversation; il a eu ainsi très tôt des admiratrices féminines, parmi lesquelles une nièce de Charles Maurras. J'avais peine à comprendre qu'on pût ainsi s'intéresser à un sexe pour lequel je n'avais guère de considération.

Ceci dit, il m'est pourtant arrivé un jour d'avoir la révélation qu'il pouvait avoir de l'agrément. Je me suis trouvé assis dans un tramway en face d'une petite fille dont la figure, les yeux noisette et les longs cheveux noirs me plongèrent dans une extrême admiration. Ce face à-face ne dura guère plus de quelques minutes mais quand je revins à la maison je fis de longs commentaires sur les attraits de la jeune personne. Un tel enthousiasme surprit ma famille et on se moqua beaucoup de moi. J'ai gardé un temps l'espoir de retrouver ma jolie inconnue. Hélas je n'étais pas le grand Meaulnes et je ne l'ai jamais revue mais je ne l'ai jamais oubliée.

\*\*\*

un grand intérêt à leur conversation; il a eu ainsi très tôt des admiratrices féminines, parmi lesquelles une nièce de Charles Maurras. J'avais peine à comprendre qu'on put ainsi s'intéresser à un sexe pour lequel je n'avais guère de considération.

Ceci dit, il m'est pourtant arrivé un jour d'avoir la révélation qu'il pouvait avoir de l'agrément. Je me suis trouvé assis dans un tramway en face d'une petite fille dont la figure, les yeux noisette et les longs cheveux noirs me plongèrent dans une extrême admiration. Ce face-à-face ne dura guère plus de quelques minutes mais quand je revins à la maison je fis de longs commentaires sur les attraits de la jeune personne. Un tel enthousiasme surprit ma famille et on se moqua beaucoup de moi. J'ai gardé un temps l'espoir de retrouver ma jolie inconnue. Hélas je n'étais pas le grand Meaulnes et je ne l'ai jamais revue mais je ne l'ai jamais oubliée.

\*\*\*\*\*

Après mon départ à Paris en 1924 René et Odette se rapprochèrent beaucoup l'un de l'autre.

De mon temps elle vivait d'ailleurs dans l'ombre et sous la tutelle de sa cousine Gillette Rizzi qui, déjà pleine d'autorité, en avait fait son esclave. L'esclave se révoltait quelquefois, mais après avoir bien pleuré retournait se mettre sous le joug.

La pauvre Odette pleurait d'ailleurs très souvent. Pendant des années nous avons tous les soirs entendu ses gémissements pendant que Maman démêlait ses cheveux avec un peigne.

La curiosité d'Odette était célèbre: elle écoutait sans en avoir l'air toutes les conversations à sa portée et à cet effet elle se plaçait volontiers derrière un groupe familial occupé à converser, mais pas trop loin. On découvrait ainsi parfois qu'elle en savait long sur les potins de la famille (et Dieu sait si celle-ci en faisait). Aussi Louis Malcor l'avait-il surnommée l'Agence.

Jacques Rizzi, frère puîné de Gillette, fut longtemps trop jeune pour faire partie de notre bande de garçons; il n'y eut guère accès qu'après mon départ de Marseille.

Par contre, je me suis beaucoup occupé de sa petite sœur Francine. Celle-ci était née en août 1915. Comme à bien d'autres enfants de ces années de guerre on lui avait donné ce prénom qui évoquait la France. Mon père - alors au front - fut choisi pour être son parrain et comme il ne pouvait être présent au baptême

c'est moi qui l'ai remplacé; j'en étais assez fier, j'ai joué mon rôle avec beaucoup de gravité et je me suis ensuite considéré comme le véritable parrain, d'autant que mon père ne s'est pas beaucoup intéressé à sa filleule. D'autre part son père est mort quand elle avait quatre ans. Je les ai un peu remplacés l'un et l'autre.

Elle se révéla qu'elle était remarquablement souple, de sorte que je lui ai fait faire beaucoup d'acrobaties, m'entraînant ainsi sans m'en douter pour celles que je fis faire plus tard à mes enfants et à bien d'autres de cette génération et de la suivante, au grand effroi des mères qui cependant ne s'y opposaient pas, tant le plaisir des acrobates était visible. Mon plaisir n'était pas moindre : c'est une joie que de voir se presser autour de soi des bambins suppliant qu'on leur fasse faire de la voltige et de sentir leurs petits corps se laisser aller au gré de ma fantaisie. Je regrette bien d'en être maintenant incapable.

\*\*\*\*\*